

Romances sans paroles

Yves Navarre

3. LAURE

17 février. Un mercredi. Huit heures du matin. Hôtel du Départ. Place de la Gare. À Lille. Chambre 317. Sur cour. Lit défait. Un lit-cosy encastré dans un meuble d'angle. Un papier à fleurs. Des rideaux à rayures. Dans le lavabo l'eau chaude n'a pas coulé. Laure s'est contentée de faire une toilette de chat. Ce soir, peut-être, autre étape, l'hôtel sera plus confortable. Elle a bu le café et croqué les sucres. Le pain était sec et la petite portion de beurre congelée. Elle n'a pas pu décoller le papier d'emballage. Son sac est prêt. Le manteau et le cache-col sont sur le lit, deux gisants pour le voyage du jour. Laure a le temps de relire ce qu'elle a écrit. Pour écrire. Pour elle. Et elle le relit à voix haute.

« 1. Histoire mienne dont le titre pourrait être *Page 213*. C'était un mardi. Fin août. Je venais de quitter mon mari. Après vingt-trois ans de mauvais et déloyaux services qui avaient fait de nous d'heureux amants et pas vraiment un couple, jamais, car jamais l'idée de nous séparer ne nous avait effleurés. Jamais non plus l'idée d'être devenus ce que nous étions, classés, rangés, hauts de gamme sociale, ne nous avait inquiétés. En quittant Simon, je croyais un peu que j'allais revenir quelques heures plus tard. Mais ç'avait été une belle soirée de lundi, seule, dans Paris, à marcher, en ne me sentant plus responsable que de mes pas. J'avais dormi à l'hôtel Lutétia. Et le matin, le petit déjeuner porté sur un plateau, les rideaux tirés par un homme d'étage jeune et souriant, je m'étais sentie autre, servie, et ce plaisir d'une serviette blanche dont on sait qu'on n'aura pas à la laver ou faire laver, d'un café brûlant dont on sent brusquement le parfum sans l'avoir attendu, tous ces petits détails m'invitèrent à oser partir un peu plus longtemps. Et sans prévenir mes hommes, ni Simon ni Pierre mon fils ...¹

« 2. Je suis arrivée un peu trop tôt, gare de Lyon. Mon intention était de prendre le train de 16 h 35, le Phocéan, Paris, Lyon, sans arrêt à Dijon, Valence, Avignon, Marseille, Toulon, Nice. Je voulais descendre à Avignon et revoir cette ville où j'avais été une jeune Marianne, et qui sait, même après le Festival, retrouver des amis comédiens. De toutes les façons, respirer un peu de cet air d'avant, d'avant les belles années lisses dont je ne conservais qu'un seul souvenir vraiment frappant : le jour où Pierre s'était enfermé dans la salle de bains pour prendre sa douche. Je lui avais apporté une serviette et il m'avait ordonné de la poser derrière la porte. Ce jour-là, il était définitivement sorti de moi. Il était devenu un autre Simon, pour une autre histoire dont j'étais l'exclue. J'avais joué mon rôle. Il ne voulait plus que je le voie, nu. Et en intimité, soir ou matin, Simon désormais baissait les yeux devant moi. Il était, égale réaction, devenu très pudique, comme si nous avions pu nous reprocher quoi que ce soit concernant nos corps. La nuit, il roulait loin de moi, au bord du lit, côté fenêtre. Parfois je rêvais qu'il sautait, non pour se tuer : il s'envolait. Et moi, ce mardi-là, fin août, l'année dernière, je partais. Il faisait soleil. Un soleil d'après-midi, rasant, frisant, léger. Le train rutilait. Il avait un nombre impressionnant de wagons. Or, il n'y avait personne sur le quai. J'ai eu peur, peur d'un train vide. J'ai demandé à un employé de la Société nationale des chemins de fer français si le train partait bien. Cela le fit rire " mais oui, madame, les voyageurs vont arriver "². J'ai repris mon

¹ Les guillemets ne sont pas refermés, c'est volontaire.

² Autres formes de guillemets pour marquer la différence d'avec les traditionnels.

sac, un petit sac de voyage, avec presque rien dedans, un peu d'argent, une trousse de toilette, une robe d'été, bleu foncé, pas salissante, une paire de sandales, deux chemisiers et deux pulls. Un foulard rouge. Et deux photos. Leurs deux photos. Voiture 7, place 76. J'étais à la hauteur de la voiture 25. Il me fallait donc remonter en tête du train, et il n'y avait personne, personne sur ce quai-là. Dans le hall de la gare, j'avais pourtant vu des familles avec enfants, chien et ballons, achetant des bouteilles d'eau minérale et des oranges, des familles en partance. Mais sur mon quai, pour mon train, personne. Puis brusquement, adossé à une colonne, tourné vers le soleil, pantalon en rhodia, moulant, taille basse, chemisette bleu foncé, ajourée, broderie mécanique, la chemisette du départ en vacances, pas vraiment celle que j'aurais choisie pour Simon ou pour Pierre, il était là, lui, l'homme inconnu que j'avais toujours attendu, celui dont j'avais peut-être toujours rêvé, plus grand que moi, plus large que moi, Simon et moi avons terriblement la même taille. J'ai toujours souhaité me mettre sur la pointe des pieds, pour quelqu'un. Et c'était lui. Brun. Les yeux verts. Un tatouage mi-effacé à l'avant-bras gauche. C'était lui. Et je me suis dit très exactement, instantanément " mais non, Laure, c'est fini, tu as renoncé à tout ça, va, va... "

« 3. Wagon 7. Place 76. Côté fenêtre. Le train voisin était bondé. Des gens se querellaient pour placer leurs valises, un enfant dessinait sur la vitre. Un petit garçon me regardait intensément. J'aurais voulu recommencer avec Pierre. À Bergerac, je lui baisais les pieds, après le bain, ses " petits pezous ". J'étais folle parce qu'il était sorti de moi, venu du regard d'un époux quand brusquement, prenant écart, Simon m'observait longuement. Nos jouissances n'avaient jamais été des sanctions. C'est comme s'il m'avait traversée pour ressortir avec un petit double de lui. Tout ce que je souhaitais. J'étais engagée pour des années, spectacle unique, représentation unique, fils qui serait unique. À Metz, je me suis jetée dans la neige, pour Pierre. Il me canardait de boules, je voulais qu'il me recouvre, qu'il m'étouffe, qu'il me dégage et qu'il me ranime. Je posais sur ses lèvres d'enfant des bises impudiques, et j'aimais le voir se frotter la bouche, ensuite " tu m'as chatouillé ". J'ai envoyé un baiser du bout des doigts au petit garçon de l'autre train. Mon train démarra avant le sien. Compartiment vide. Wagon vide ? Train vide ? Les voyageurs n'étaient pas arrivés. Logiquement, à la fin de l'été, les trains doivent redescendre vides pour remonter comblés. Normal. En route. Je regardais le paysage. La flèche en sens inverse " Paris 7 kilomètres ", les pavillons de banlieue, l'hôpital Henri-Mondor où mon père est mort dans un poumon d'acier, puis des bois, d'autres villas, et bientôt un paysage large. Quelqu'un passa dans le couloir. C'était lui. Chemisette bleue et mi-tatouage. Je me suis dit " le train est vide. Il cherche un compartiment pour lui tout seul. Il n'aura pas de mal à en trouver un. Tant pis pour toi. D'ailleurs, Laure, c'est fini, tu as renoncé à tout ça, oublie, oublie ... "

« 4. Non. Il revient. Il pose son sac en skaï sur le fauteuil 72, côté couloir, côté soleil. Il prend un paquet de cigarettes dans le sac, qu'il referme, et place sur le porte-bagages, en face de lui. Il allume une cigarette, ouvre le cendrier de l'accoudoir de son fauteuil, sort dans le couloir, tire trois, quatre bouffées de sa cigarette, je les ai comptées, rentre, écrase la cigarette dans le cendrier, le referme d'un coup de poing, tend les bras, hanche, galbe, corps balancé, dur, c'est un rude, reprend son sac, l'ouvre, farfouille, en extrait un livre, un format de poche, *Le Serpent* de Mickey Spillane³, avec en couverture une femme agenouillée, nue, tenant un revolver à la verticale, canon contre temple. Il remet en place le sac et s'assoit avec le livre qu'il ouvre et qu'il se met à lire. Pourquoi est-il venu, là ? À côté de moi ? Où va-t-il, lui ? Et je me dis que pendant des années nous avons oublié, nous, Simon et moi, de bouger, de nous déplacer, de changer d'itinéraire, de nous surprendre. Après le 10 mai, Pierre nous avait dit en

³ Auteur américain de polars. Voir http://en.wikipedia.org/wiki/Mickey_Spillane

riant " c'est la fin des années de bains moussants ". Nous avons ri. La mousse aussi cache le corps. Années passées. Et lui, fauteuil 72, il lit. Attentivement. Rien dans le regard. Tout dans la manche courte. Et je veux lui parler. Je veux qu'il me parle. Je veux au moins un regard. Un regard échangé. Alors, je le fixe de mon regard. Les rôles sont renversés. J'attaque. Je l'assiège. Rien n'y fait. Imperturbable. Ses yeux bougent de gauche à droite, de haut en bas, il lit *Le Serpent*, consciencieusement. Et tourne les pages précautionneusement. Je le veux : je veux " le ", " lui ", je veux lui parler, savoir de lui et lui dire de moi, rien que pour le voyage, rien que ce temps-là ...

« 5. Stratégie, décision : je prends place dans le fauteuil qui me fait face, à contresens, forêt de Fontainebleau, premiers champs de blé, rasés, terre de paille, soleil tombant. En diagonale, je peux mieux le surveiller, guetter la moindre défaillance, son regard pourrait dérapier au moment de tourner une page et croiser le mien. Je le tiens, dans mon regard, intensément. Tellement intensément que bientôt, fascinée, fascination de l'objet fixé, comme envoûtée, poum, ma tête tombe, je m'endors ...

« 6. Quand je me réveille, brouillée, froissée, me sentant un peu bouffie, bafouée, et somme toute amusée, j'ai faim. J'ai oublié de déjeuner. Il lit toujours. Je me lève. Je passe devant lui. Il ne bronche pas. Pas même un petit mouvement de genoux. Il lit. Je le quitte. Couloir désert. Je respire. Dans le wagon suivant, self-service, tables vides, chaises vides, pas un client, le chef de cuisine et le caissier attendent en bavardant. Où sommes-nous ? Quelle heure est-il ? J'ai oublié ma montre, quai de New-York. Peu importe. Je ne la remontais jamais, heure stoppée de tant d'années, un bonheur disaient certains, un certain bonheur disaient les autres, tout le monde avait été d'accord pour nous dire heureux. Simon et moi avions toujours voté à gauche, pour l'équilibre, pour nous sentir postés. Nous savions seulement que nous voulions en finir avec la ritournelle 58, 68 et la suite. Une entrée, un plat, un dessert, une bouteille d'eau : je me suis installée devant mon plateau, dans le sens, première table à gauche. Il y avait des camions sur l'autoroute que nous longions et des pêcheurs au bord d'un canal. J'ai d'abord mangé le pain, en faisant des miettes, les coudes sur la table. Alors ...

« 7. Il entre. Je le vois, de face, se dirigeant vers moi, pas un regard. Il prend un plateau. Quand il repasse, un morceau de tarte aux pommes et un Orangina, c'est tout ce qu'il a choisi. Et il ne s'assoit pas dans le sens, me tournant le dos, non. Il s'installe à l'autre bout, dans le coin, en diagonale, face à moi. Je l'observe. Il regarde droit devant lui. Il ne me regarde pas. J'attends. Un long temps. C'est lui, vraiment lui, rugueux, du grain, il me donne l'impression de n'avoir jamais vécu aucune histoire avant la nôtre. Mais comment me voit-il ? Comment me verrait-il s'il me regardait ? La tarte et l'orangina. Il se lève. Il sort ...

« 8. Je me lève. Je m'arrête aux toilettes. Je me lave les mains. Un peu d'eau sur le visage. Un coup de fraîcheur. Et je reviens dans le compartiment. Il lit. Je passe devant lui. Toujours pas de petit mouvement de genoux. Je m'assois. Je le fixe du regard. Rien. Dans mon sac, je prends ce masque que je transporte toujours avec moi et qui, quai de New-York, m'avait fait faire l'économie de rideaux. Simon, lui, n'était pas gêné par la lumière du jour. Dix-sept francs cinquante. Stratagème. Je fais semblant de dormir. Tête penchée. Entre le masque et mon nez, interstice, de l'oeil droit, je l'observe. Je veux voir s'il me regarde ne se croyant plus regardé. Toujours pas. Il tourne les pages. Et sur la couverture, cette femme nue avec son revolver. Je retire le masque. Une heure passe, heure d'été, le soleil n'en finit pas de tomber. Soudain, mitouage se lève, pose le livre ouvert sur son fauteuil et disparaît dans le couloir ...

« 9. Calcul. S'il est aux toilettes, je lui donne cinq minutes. Je compte jusqu'à trois cents. Il n'est pas revenu. Je me lève. Le couloir est vide. Il s'est donc rendu une seconde fois au self-service. Il a encore faim. Je me retourne et m'empare de son livre ouvert pages 138-139. Je prends mon stylo, dans mon sac. J'aime le chiffre 13. J'ouvre son livre page 213 et en haut de cette page j'écris calmement, lentement, d'une belle écriture ronde, mienne, mon écriture de jeune fille " nous aurions pu échanger un regard ", je dessine un coeur, et je remets le livre en place, ouvert pages 138-139, sur son fauteuil. Le voyage, alors, est devenu passionnant. Un vrai départ. Une aventure. Une distance à parcourir. Un compte à rebours. Chaque minute avait un sens. Il est revenu. Il s'est assis. Il s'est remis à lire. Je comptais les pages. 142, 146, 148 ... 170, 172, 174 ...

« 10. Le soleil s'est couché. Je me suis dit comme dans une dictée pour enfants " les monts du Lyonnais jetèrent de l'ombre sur le ballast ". 182, 186 ... 190, 192 ... Puis il y eut une voix " le train Le Phocéen va bientôt entrer en gare de Lyon-Perrache. Deux minutes d'arrêt. Fermeture automatique des portières. Correspondances pour Grenoble, Genève et Saint-Étienne. La S.N.C.F. espère que vous avez fait un bon voyage et souhaite vous revoir bientôt sur ses lignes ". Le train est entre dans un tunnel, le long tunnel d'avant la gare de Lyon-Perrache. Il s'est levé. Fini. Vraiment fini. J'ai tourné la tête. Côté paysage. Et plus de paysage puisque le tunnel. Mur noir. Mais dans la vitre, reflet de la lumière du compartiment, je l'ai vu faire toutes sortes de gestes ultimes, vérifier par deux fois s'il n'oubliait pas *Le Serpent*, faire et refaire l'inventaire du contenu de son petit sac en bandoulière, portefeuille, chéquier, carnets, stylo et pointe Bic rouge. Sortie du tunnel. Je tournais toujours la tête. Cette fois, je refusais le regard possible du dernier instant. Comme si ce regard ne pouvait être échangé qu'au moment de la séparation. Je venais, en fait, de quitter Simon pour de bon, et pour n'importe qui, sans suite. Le train s'est arrêté. " Il " a hésité encore quelques secondes avant de quitter le compartiment ou bien ai-je vécu ces quelques secondes comme une hésitation, chacun écrit sa propre histoire et chacun lit la sienne, tout est toujours recommencé, différemment. Il est sorti, côté tête du train. Cette fois, le quai était sous mon regard. Je savais donc qu'il allait passer devant moi pour gagner la sortie, ou un autre quai pour un autre train. Dès que je l'ai senti arriver, j'ai tourné la tête. Compartiment déserté. C'est tout. Page 213 ? »

Fin de lecture à voix haute. Huit heures trente. Hôtel du Départ. Place de la Gare. À Lille. Chambre 317. Laure classe les feuilles de papier numérotées de 1 à 10 sur lesquelles elle a consigné la petite histoire de son départ. Quelqu'un frappe à la porte de sa chambre. Elle se lève, ouvre. C'est Marc. Tout sourire. Il a écouté. « C'est pas mal ton truc. C'est vrai ? Ça s'est passé comme ça ? » Laure ne répond pas, range ses affaires, ramasse son sac, son manteau et son cache-col. « Tu m'en veux d'avoir écouté ? Je suis arrivé au moment où tu vois le mec et où tu parles de sa chemisette. Dis-moi, c'était bien la veille du jour de nos retrouvailles ? » Laure veut sortir de la chambre. Marc lui barre le passage. « Moi, si j'avais été toi, chiffre 13 pour chiffre 13, j'aurais écrit la même chose, mais page 173. » Laure le regarde « et la durée ? » « Quoi la durée ? » « Je voudrais que les histoires durent, de nouveau. Et puis c'est comme ça que je l'ai vécue. Et ce n'était pas un mec, c'était lui. Un autre. Quelqu'un. » « Tu joues mal. » « Et toi, comment jouais-tu derrière la porte ? Tu écoutais ! » « Je venais t'annoncer que nous ne te prenions pas dans notre prochain spectacle. Après Amiens, on se quittera, bons amis. » Marc laisse passer Laure.

Dans l'escalier, il la rattrape « attends, les autres ne le savent pas encore ». « Alors pourquoi as-tu dit nous ? » « Tu es trop vieille pour le rôle. Je t'ai toujours parlé franchement. » « Dis-moi aussi que je ne suis pas assez vieille pour les rôles de vieilles ? » « Il y a un peu de ça. »

« C'est tout ? » « Oui, c'est tout. Fâchée ? » Elle le pointe du doigt « non, toi, tu es fâché ! Pas moi ».

Plus tard, devant les autres, dans le minibus, il lui dira « de toutes les façons, ton histoire, elle n'a pas de fin ». « Mais si, elle a la fin que tu peux lui donner. Je dis bien donner. » « Alors, elle le retrouve ? » « Si tu le veux, oui. Elle le retrouve. » « Mais toi, ta fin, c'est quoi ? » « J'ai continué jusqu'à Avignon. Je suis tombée sur toi, le lendemain. Tu me parlais comme si tu avais joué Octave, la veille. Au théâtre, les acteurs vieillissent mieux que les actrices. Je suis contente. Je ne connaissais pas Amiens. » « Tu n'as pas répondu à mes questions. » « Nous avons trop répondu à toutes les questions, Marc, depuis trop longtemps. Au fait, la pièce que nous allions jouer pour deux dernières fois, ensemble, je ne suis pas d'accord avec toi, ce ne sont pas les salles qui sont trop grandes pour elle. C'est elle qui est trop grande pour nous. » Quelqu'un de la troupe dit « mais de quoi parlez-vous ? » « Laure se sent bien. Tout est très bien ainsi.